



LA POLOGNE

JOURNAL BI-MENSUEL. 2^e ANNÉE. N° 1. JANVIER 1917
ADMINISTRATION : 4, PLACE CLICHY, PARIS (IX^e)



STANISLAS WYSPIANSKI :

CARITAS

9 francs
7410

PRIX : 30 CENT.

LA « POLOGNE » EST PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE :
 MM. CHARLES RICHEL, MEMBRE DE L'INSTITUT; LOUIS LEGER,
 MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE;
 G. DESDEVISES DU DEZERT, DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
 DE CLERMONT-FERRAND.

COMITÉ DE RÉDACTION :

MM. F. GAIFFE, DOCTEUR ÈS-LETTRES, PROFESSEUR AGRÉGÉ AU
 LYCÉE CARNOT; ED. DUMÉRIL, PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE
 DE POITIERS; C. CLAPIER, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE DIGNE.
 M^{LES} M. DINVAUT, PROFESSEUR AU COLLÈGE D'ÉPINAL; J. LOBBÉ,
 PROFESSEUR AU COLLÈGE DE ROMORANTIN.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ROSA BAILLY, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE CAHORS.

LA PEINTURE POLONAISE

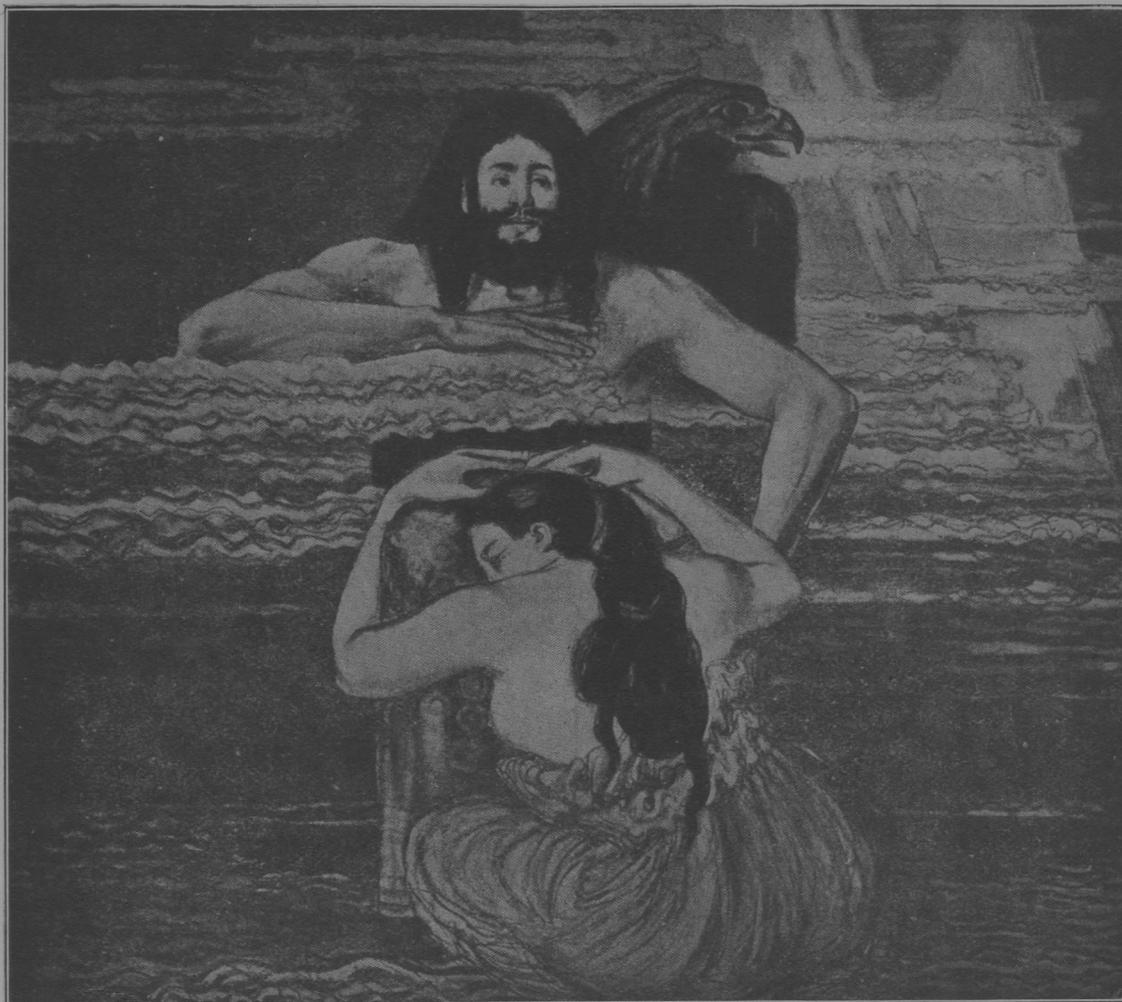
L'histoire de la peinture polonaise est en quelque sorte une page, à peu près inconnue des Français, de l'histoire de l'expansion morale de la France. Ce n'est pas qu'il faille considérer cette peinture comme un simple reflet de l'art des Ingres et des Delacroix, mais c'est que, tout en accusant un caractère national prononcé, elle se rattache de près à la seule tradition vivante que possède l'art européen du XIX^e siècle : la tradition française.

La Pologne indépendante a élevé des monuments remarquables, elle a importé en grand nombre et même produit des artistes de renom — le grand sculpteur cracovien Wit Stwos (Veit Stoss) entre autres — mais en dehors d'un art populaire très curieux, d'une architecture en bois des plus intéressantes, elle n'a pas créé d'art national proprement dit. Son rôle de « bouclier de la chrétienté » et le manque d'un tiers état suffisent-ils pour expliquer ce phénomène? Quoi qu'il en soit, un fait qui, comme témoignage de vitalité se passe de commentaire, est certain : ce n'est qu'à la Pologne démembrée qu'il a été réservé de créer une peinture vraiment nationale.

Un Français a ouvert aux Polonais les yeux sur la Pologne. Jean Pierre Norblin de la Gourdaine, modeste graveur qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, vint pour des années se fixer en Pologne, n'avait certes rien d'un novateur. Il a suffi que ce « petit maître », épigone attardé de Rembrandt, fut un artiste sensible à l'originalité du milieu où il lui a fallu vivre. En ouvrant tout grand à ses disciples polonais le trésor des sujets nationaux et en les préservant en même temps de l'influence funeste de l'académisme, Norblin fit éclore cette longue lignée de peintres qui, tout le long du dernier siècle, ne se lassera pas de faire revivre le tumulte pittoresque de l'ancienne Pologne des « confédérés » et des gentilshommes campagnards, ne se lassera pas surtout de traiter un sujet cher entre tous au cœur des descendants des « premiers cavaliers du monde » : le cheval. C'est dans ce genre que le plus grand peintre polonais de la première moitié du XIX^e siècle, le génial Pierre Michalowski, s'affirmera un précurseur de l'impressionisme. Par l'audace et la puissance de ses études de chevaux, il

forcera l'admiration de Géricault, tout comme un peu plus tard Henryk Rodakowski, par la finesse de la psychologie et l'harmonie de la couleur de ses admirables portraits, forcera celle de Delacroix.

Après 1863, au lieu de subir une éclipse momentanée, la peinture polonaise prend un nouvel essor. Les grands poètes qui, après 1831, surent porter la pensée polonaise à de sublimes hauteurs et la parer d'un éclat comme elle n'en



STANISLAS WYSPIANSKI :

ZEUS ET THÉTIS

avait pas connu du temps de l'indépendance, ces poètes sont morts, ou bien, comme Norwid, demeurent encore incompris. C'est à la peinture de recueillir leur héritage, de devenir à son tour, selon le mot de Mickiewicz, « l'arche d'alliance entre les temps passés et ceux à venir ».

En plusieurs séries d'inoubliables dessins au fusain dont on rencontre des reproductions dans toutes les maisons polonaises, Arthur Grottger, mort prématurément, évoque la sanglante et toute récente tragédie de la dernière révolution, avec un lyrisme noble et passionné qui fait son-



S. WYSPIANSKI :

CASIMIR

ger à Chopin, tandis que son contemporain qui devait lui survivre de près de trente ans, Jan Matejko (mort en 1893), consacre son immense talent à ressusciter les gloires évanouies de la Pologne historique. Dans l'histoire de l'art, Matejko est probablement le seul peintre « d'histoire » qui, dans ce genre si justement décrié, ait créé des œuvres d'une valeur durable. C'est qu'il n'a pas été seulement archéologue et historien, il a été un peintre de race, un réaliste acharné à reproduire aussi bien l'état d'âme qu'exprime un visage que la matière d'une armure ou d'une étoffe ancienne; c'est surtout que l'« l'histoire » qu'il évoquait n'était pas pour lui un simple prétexte à mises en scène théâtrales, mais une poignante réalité dont en son cœur il n'accessé de vivre les tragiques conséquences. Les grandes toiles historiques de Matejko, peuplées d'une race pathétique et comme marquée du sceau d'une fatalité, ne représentent pas seulement les rites d'une religion nostalgique du passé, elles jugent souvent, condamnent parfois, rappellent toujours *che il danno e la vergogna dura...* Devant la grandeur du labeur accompli par cet homme et devant la douleur farouche qui s'exhale de cette âme, on est tenté de prononcer le nom de Michel-Ange, bien que le peintre, lui, dérive plutôt de Van Dyck et de Rubens... D'une valeur très inégale comme peinture, l'œuvre de Matejko compte des pages qui, comme composition, voire même comme couleur, sont au-dessus de tout éloge : les plus encombrés et les moins harmonieux de ses tableaux contiennent encore des « morceaux » qui révèlent un vrai maître. « Il avait d'immenses défauts, a dit de lui un critique polonais, mais il avait une qualité qui les compensait toutes : il savait créer des chefs-d'œuvre. » Pour la Pologne, lui et Grottger ont été plus que des grands peintres : non seulement ils ont légué à l'avenir une vision ineffaçable du passé, « énié nos yeux de la Pologne », mais à un moment où



HYACINTHE MALCZEWSKI :

PÉLERINS POLONAIS (I. LA FOI)



H. MALCZEWSKI :

LE BREUVAGE DE L'IMMORTALITÉ

les lettres polonaises semblaient comme épuisées par l'effort fourni par les Mickiewicz, les Slowacki, les Krasinski, ils ont, au lendemain même d'une cruelle défaite, su tenir en éveil la conscience nationale, maintenir haut le flambeau de l'amour et de l'espoir.

Les défaillances artistiques de personnalités aussi fortes que Matejko et Grottger s'expliquent à la fois par des visées dépassant de beaucoup les moyens de la peinture et par le relâchement des liens qui, vers 1850 encore, rattachaient si étroitement l'art polonais à la France. Grottger, qui, lui, réalisa trop tard son rêve d'un voyage d'études en France et n'y vint que pour y mourir, s'en rendait bien compte. Mais la génération qui suivit ces deux maîtres se vit autrement menacée dans son développement. L'influence de la peinture moderne allemande, cet art mort-

né aux tendances si opposées, non seulement au tempérament polonais, mais à tout art vivant, allait croissant. Mais sur ce terrain là aussi, comme sur d'autres, la Pologne a su résister. Depuis 1875, à peu près, l'histoire de la peinture polonaise peut-être envisagée comme une lutte défensive ininterrompue contre « la ruée vers l'Est. ». Tout ce qui dans l'art de ce pays est sincère, jeune, vivant, se libère des « sauces brunes munichoises », va à Paris non seulement « nettoyer sa palette », mais au contact du sol français, retrouver son âme polonaise ; pour certains ce combat, entrepris trop tard, devient — comme pour le très doué Alexandre Gierymski — la tragédie de leur vie. Dès lors, depuis Courbet jusqu'à Cézanne, toutes les phases que traverse la peinture française, se reflètent tour à tour chez les Polonais. Vers

1880, tout comme un peu plus tôt à Paris, les premières toiles impressionnistes de Podkowinski et de Pankiewicz, sont huées à Varsovie. Mais lentement ce jeune art, dont le critique Stanislas Witkiewicz est le porte-parole, finit par s'imposer. Vers la fin du siècle on le voit déjà conquérir le respect, sinon la sympathie, de la race qui même en plein cataclysme mondial provoqué par elle, n'oublie pas quelle bonne affaire représente l'achat d'un Manet ou d'un Degas.

Les coryphées de cette « Jeune Pologne » de la peinture, pour la plupart originaires de la Pologne russe, reconnaissent comme chef le vieux maître Joseph Chelmonski (décédé en 1912), un Courbet polonais plus lyrique et chez qui revivent, avec tout leur charme mélancolique, les plaines de la Masovie, la flore et la faune polonaises, et le paysan polonais avec toute la poésie de sa rude existence, qu'éclaire et que réchauffe une religiosité naïve et profonde... Tous les genres, mais surtout le paysage et le portrait, sont maintenant cultivés; le premier compte parmi ses représentants des magiciens de la couleur comme le peintre lumineux de l'Ukraine Jan Stanislawski (mort en 1907), le second, de vigoureux virtuoses comme Leon Wyczolkowski et de subtils psychologues comme Mlle Olga de Boznanska. La gravure, l'eau-forte particulièrement, compte aussi d'excellents représentants, comme Joseph Pankiewicz.

Cracovie devient vers la fin du dernier siècle la métropole artistique de la Pologne, ceci grâce à son école des Beaux-arts, dirigée jadis par Matejko et, après sa mort, par le brillant aquarelliste Falat, mais surtout grâce à la présence dans ses murs de deux grands artistes : Malczewski et Wyspianski.

Visionnaires hantés éternellement par l'image de la Patrie, ces deux peintres qui, l'un et l'autre, ont fait de solides études à Paris, se ressemblent par l'ardeur de leur sentiment patriotique,

mais différent profondément par la forme de leur art. En Jacek Malczewski (né en 1854) l'imagination débordante du poète, descendant direct de Slowacki, lutte avec le tempérament foncièrement réaliste du peintre. De là, fréquemment, un mélange déconcertant de réel et d'irréel, mais aussi quelques douzaines d'incontestables chefs-d'œuvre. Toutes ses toiles, même ses portraits, qu'il n'hésite pas à peupler de personnages symboliques, semblent une suite d'illustrations du même poème inédit que l'on pourrait intituler : la Pologne contemporaine. Tous les doutes, les angoisses, les espoirs et les désespoirs, toutes les chimères et toutes les harpies, tous les anges et tous les démons qui, à la veille de la guerre, hantaient l'âme polonaise, y paraissent et déroulent leur cercle magique sur le fond de paysages dont on les dirait quasi l'émanation naturelle, tellement, comme sentiment et comme forme, ils font corps et ils se confondent avec eux. Et ces paysages, évocations d'une exactitude frappante mais qu'un lyrisme étrange transfère dans les régions du rêve, sont peut-être ce que la nature polonaise a inspiré de plus ému et de plus beau.

Quant à Stanislas Wyspianski (1869-1907), son génie universellement doué s'est en premier lieu manifesté dans le domaine de la poésie dramatique. Comme son théâtre, fusion merveilleuse de poésie, d'art plastique et de musique, tous ses projets d'édifices, ses compositions décoratives, ses vitraux, ses tableaux, ses meubles et ses livres découlent de la même conception monumentale et religieuse de la vie et de l'art. Ce Shakespeare polonais est aussi un Ruskin dont les visées, réalisées à maintes reprises, et malgré des difficultés inouïes, se rencontrent avec celles de tout ce qui, dans l'art européen, aspire au retour des arts décoratifs à l'architecture, rêve de trouver un équivalent au sentiment collectif d'où jadis a jailli le miracle

de la cathédrale française... Ses projets de vitraux pour l'antique cathédrale royale du Wawel — et parmi eux tous, ce Casimir le Grand, squelette couronné au manteau fait de haillons, qui, du fond de ses orbites creuses regarde le présent polonais — troublent et fascinent comme du Greco. Sa décoration de l'église Saint-François de Cracovie, tout en faisant d'Assise une réalité bien polonaise et bien moderne, est très probablement la seule œuvre d'art mystique, digne de ce nom, qu'ait produit notre époque. Jusque dans les plus fragmentaires de ses paysages, jusque dans les plus modestes de ses études d'enfants ou de fleurs, c'est partout la même éloquence pathétique mais sobre, la même puissance dramatique d'une vision hallucinée et extra-lucide à la fois, le même style simple et grandiose.

De même que le théâtre prophétique de Wyspianski synthétise et exalte tous les courants les plus originaux de la poésie, son œuvre plastique résume et couronne tous les efforts les plus nationaux de l'art polonais. A la veille des événements tragiques qu'il voyait venir si nettement, la pensée polonaise atteint avec lui une beauté et des hauteurs insoupçonnées de ceux pour qui cette pensée semble une fois pour toutes s'être arrêtée à Chopin et à Mickiewicz. Fils spirituel des bardes polonais venus naguère chanter et mourir sur les bords de la Seine, cet élève de Matejko (bien plus encore a-t-il été le disciple des grands maîtres anonymes de Reims, de Chartres et de Beauvais), est un moderne; il n'a plus rien du romantique. Et ce n'est plus d'au-delà de mirages « messianiques » mais du fond de la plus atroce des réalités que la voix de

ce dernier des « pèlerins polonais » nous arrive, pour attester, plus souverainement que jamais, leur foi à tous : la foi en l'immortalité de l'âme polonaise. N'est-ce pas en s'identifiant à sa patrie qu'il a dit, regardant en face la mort qui depuis si longtemps le guettait :

*Ce n'est qu'un corps qui git dans cette bière,
l'âme se dresse, telle une colonne de feu.*

S. A. STEBNICKI.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Les gravures qui ornent ce numéro ont été toutes exécutées spécialement pour notre journal. « Caritas » reproduit une étude au pastel que Wyspianski utilisa plus tard dans sa décoration de l'église Saint-François de Cracovie. « Zeus et Thétis » est la reproduction d'un dessin faisant partie d'une suite d'illustrations pour la traduction du premier chant de l'Iliade par Slowacki, traduction que Wyspianski, réformateur hardi de la typographie polonaise, publia en un splendide volume. « Casimir le Grand », enfin, a été exécuté d'après un pastel du même maître, un des projets grandioses pour les vitraux dont il voulait orner la cathédrale de Cracovie, mais qui malheureusement n'ont pas été exécutés.

Quant aux deux tableaux de Malczewski reproduits ici, le premier forme la partie centrale d'un tryptique connu sous le nom de *Pèlerins polonais* et composé de trois panneaux intitulés : l'Espérance, la Foi et l'Amour, tandis que le second représente un des mêmes pèlerins peut-être, recevant au bord de la tombe le breuvage qui, dans d'autres âmes, assurera la survie à sa foi polonaise.

CHAQUE ABONNEMENT D'UN AN AU JOURNAL „ LA POLOGNE “ (2 FR.) DONNE DROIT A DEUX BROCHURES-PRIMES : „ LA POLOGNE INTELLECTUELLE “ ET LA „ PETITE HISTOIRE DE LA POLOGNE “. — LE GÉRANT : LÉON CHOLESKI.
IMPRIMÉ PAR M. FLINIKOWSKI : 216, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (XIV^e).